

XYZ. La revue de la nouvelle

Carajillo à Figueres

Daniel Pigeon



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeon, D. (1994). *Carajillo à Figueres*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 45–47.

CARAJILLO À FIGUERES

DANIEL PIGEON

Ce jour-là, la Catalogne exhalait une persistante odeur de pluie. Le flanc ouest de Barcelone s'évaporait dans l'humidité céleste des montagnes tandis que de l'autre côté, la Méditerranée sombre, emportant avec elle le reste de la ville. Une journée morne, une journée morte. J'étais confronté à d'interminables heures en compagnie de mes souvenirs, condamné à perdre mon temps à remâcher les mêmes idées, les mêmes clichés. Au-dehors, personne. La grisaille avait fait disparaître ce peuple de soleil. Ici, lorsqu'il pleut, la monotonie ne connaît aucune trêve. Dans l'espoir d'y échapper, je suis allé à la gare et monté dans un train qui allait vers le nord...

Et je suis retourné à Figueres. Le prétexte: le Musée-théâtre Dali. La vraie raison: boire un *carajillo* dans ce petit bar dont j'ai oublié le nom, accessible par une *rambla*; un bar comme tous les autres en Espagne, où les pattes de porc, accrochées au plafond, se font fumer par quelques vieux Espagnols ridés et rivés au poste de télé.

J'ai pénétré dans Figueres en train cette fois-ci, contrairement à la dernière fois, où j'étais à vélo sous le soleil. Il pleuvait. Mais la pluie ajoutait à la sensibilité de cette ville séduisante. De la gare, je ne pouvais retrouver le chemin du centre, car l'eau avait maquillé la face du pavé. Heureusement, la cathédrale, flottant là, parmi ces charmantes maisonnettes, se dressait comme une bouée m'indiquant le chemin à suivre.

M'y voici enfin. Un œuf, des œufs. Des miches de pain collées sur un mur mauve. Le musée-théâtre Dali. C'était différent sous la pluie. Mais tellement pareil. J'entre. Je délire. Je souris. Un sourire de reconnaissance, de complicité...

L'excentricité de l'artiste m'avait fait oublier le temps; j'ai été jeté dehors à la fermeture, comme un vulgaire voyou. Amère déception. Je me révolte et marmonne. *Le génie de l'artiste asservi par la communauté. Par une certaine vision de l'art. Un génie sans limites restreint à briller entre dix et dix-neuf heures. Aberrant. Pourtant, un endroit pareil devrait rester ouvert toute la journée, tous les jours...*

Il pleuvait encore. J'ai couru à la *peluqueria* parce que je m'offre toujours le plaisir de me faire couper les cheveux à chaque fois que je suis en voyage. Comme si la couleur d'un pays me touchait enfin réellement. Et quel sentiment de pouvoir sentir des doigts étrangers courir dans sa chevelure. Un subtil sentiment d'appartenance... J'en porte la marque une semaine ou deux, et doucement le souvenir remplace les cheveux courts et drus.

Alors que je me dirigeais vers ce bar anonyme, j'avais la chance de pouvoir sentir, encore une fois, la transpiration de la ville. Sa propre odeur. L'odeur naturelle d'une entité bien vivante. Oui. Au même titre que Barcelone, qui dégage un parfum si particulier, et Montréal, Rio et Amsterdam et toutes les villes du monde qui ont, sans exception, quelque chose à dire. En ce temps-là, et pour la seconde fois, le murmure de Figueres me séduisait comme les Sirènes eurent raison de tant de marins...

Je suis entré. À ma grande satisfaction, je suis passé inaperçu — les yeux fixaient le téléviseur, mais tout le monde, par cordialité, m'a souhaité la *buenas tardes*. Frisson de bonheur, de grande humanité. Au bar, j'ai dû attendre un bon moment avant d'être servi. Car le garçon discutait football avec un client. Il m'a regardé, m'a souri, puis s'est retourné... pour achever sa phrase, son paragraphe... sa conversation. Ah! Espagne de mon cœur! J'attendrais bien la fin du monde dans tes bras!

Paradoxalement à la lenteur si catalane, le *carajillo* lui, doit être bu sans tarder. C'est ensuite que l'on passe quelques bons moments à le sentir descendre lentement, chaudement. Volupté! Alors, on regarde les pattes de porc, la fumée et les vieux Espa-

gnols... Après, on peut boire une bière, ou un autre *carajillo*, sinon, il vaut mieux s'en aller. Car ces endroits n'ont rien d'autre à offrir.

Je suis reparti en répondant *adiós*, à celui que quelques vieux Espagnols, rivés au poste de télé, m'avaient si gentiment lancé.

Dehors, il faisait toujours gris, mais je n'étais pas seul... Je suis remonté dans le train. D'un air désinvolte, je me suis passé la main dans les cheveux. Feignant la surprise, j'ai constaté qu'ils étaient mouillés. Une vieille dame, assise sur la banquette d'en face, machinalement, m'a dit: *¡Aqui, normalmente nunca llueve en junio*¹! Je me suis contenté de sourire.

XYZ

1. D'habitude, ici, il ne pleut jamais en juin.